

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

LE COUP DE
BILL'ART DU SOIR

Comment taire ?

Par Kader Bakou

Dans ce monde, les livres sacrés porteurs de la révélation, sont simples à lire et d'un volume modeste, loin d'atteindre, par exemple, le nombre de pages du roman *Guerre et paix* de Léon Tolstoï. Les prophètes morts, des hommes ont pris ces livres et ont écrit des commentaires. D'autres hommes sont venus et ont écrit ce que Roger Garaudy a appelé «les commentaires de commentaires». Les adeptes ont suivi différents commentateurs, ou commentateurs de commentateurs, et les différents rites sont nés. La religion est ensuite devenue un «système» sans âme et les hommes se sont mis à s'entretenir tout en croyant le faire au nom de la foi.

K. B.
bakoukader@yahoo.frASSOCIATION
DES AMIS D'ALGER
«SAUVONS LA CASBAH»
Prix du meilleur
artisan

L'Association des amis d'Alger «Sauvons La Casbah» (ASCA) organise la deuxième édition du prix du patrimoine des vieilles villes. Ce prix, explique l'ASCA, vise principalement à récompenser et encourager les artisans qui ont préservé leurs métiers et ont résisté dans un environnement défavorable. Ce genre de prix est aussi une manière d'encourager les artisans dans les casbah et les médinas du pays, restés fidèles à leurs métiers ancestraux.

Contrairement à la première édition (en 2015), qui avait concerné uniquement les artisans d'Alger, la deuxième édition du Prix sera nationale, précisent les organisateurs. Le 27 août dernier l'ASCA avait envoyé des délégations pour entrer en contact avec des artisans d'Oran, Tlemcen, Béchar, Adrar, Ghardaïa, Biskra, Tamanrasset, Constantine, Béjaïa, Tizi Ouzou et Boumerdès.

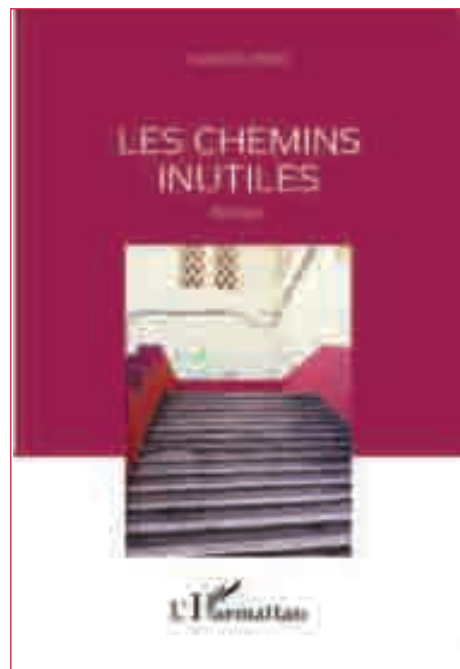
Au programme de la manifestation figure, notamment, une journée d'étude sur l'importance de l'artisanat dans les domaines économiques et culturels, prévue le 28 août. Le lendemain (29 août) au Palais des Raïs d'Alger (Bastion 23) aura lieu la cérémonie de remise des prix aux lauréats. Le programme de cette journée de clôture est varié et comporte différentes activités culturelles et artistiques en relation avec le patrimoine.

K. B.

L'auteur du roman *Les chemins inutiles*, publié chez l'Harmattan, est aujourd'hui grand-reporter spécialisé à Liberté. Son livre gagnerait à être publié en Algérie car il s'adresse aussi à un public algérien. Saïd Oussad cumule plus de trente années de métier. Entre-temps, il avait été rédacteur en chef du Quotidien d'Oran et directeur de publication du Régional, un hebdomadaire de l'Oranie aujourd'hui disparu.

Son premier roman est une œuvre littéraire à part entière ; c'est un récit singulier et beau, qui va inévitablement replonger les lecteurs, ceux qui ont vécu dans leur chair le terrorisme, dans l'une des périodes les plus sombres de notre pays et de laquelle on n'est pas sorti tout à fait indemne. Saïd Oussad y a pratiqué un genre de reportage qu'on aime et qu'on avait cru disparu à jamais. En témoigne le sens de la construction tellement il sait fabriquer des ambiances.

Florilèges de ces ambiances, qui révèlent un écrivain de talent et qui ne devrait pas rester longtemps sans récidiver son exploit. D'emblée, il installe le décor. Et petit à petit, il amène de l'intensité. Le narrateur dit (page 19) : «Mon physique, plutôt banal, me permettait de me fondre dans la masse sans risquer d'attirer une attention curieuse (...). Parfois, je sortais le matin d'une adresse et n'y revenait



plus jamais, laissant tout en place. Des petits trucs qu'on apprend sur le tas pour prétendre à un nouveau lever de soleil.»

Il écrit aussi (page 25) que «le massacre de populations, désarmées et sans défense, était devenu le fonds de commerce d'une presse exsangue, partagée entre les tribunaux et les cimetières». «Un jeu de piste (page 27) que j'avais à suivre au gré des reportages et des enquêtes que je menais pour le compte du R..., sur ces massacres de civils.» Il écrira, deux pages plus loin : on tenait, quelque part, une comptabilité macabre. «Les épitaphes continuaient à fleu-

rir les cimetières d'Algérie.» L'auteur voyait, froidement s'entend, le sablier de sa vie couler plus rapidement d'autant qu'il sera choisi par un chef terroriste, l'émir Benaïcha, pour faire son offre de service.

«Un contact direct avec les hommes du maquis, quel journaliste n'en avait pas rêvé et voilà qu'on m'offrait le scoop sur un plateau. Pourtant, mille questions me traversaient l'esprit. Pourquoi m'avoir choisi moi alors que de nombreux confrères couvraient les mêmes événements ? Et si c'était un piège ? AIS, GIA ou les autres ?» (Page 40). Pourtant lorsqu'on rappelle trois jours après (page 41), «une curiosité malsaine» pousse le narrateur «à prendre le combiné» et à «répondre par l'affirmative.»

Le narrateur dit (page 92) que «plus je côtoyais la mort et la peur, plus je perdais toute sensibilité. Mon cœur sonnait creux, indifférent aux drames des autres, insensible à mes propres cris de détresse.» Avec le photographe, Kader, son compagnon d'infortune, il dit : «J'avais mon indifférence et lui son cynisme pour nous protéger. Deux armes défensives pour ne pas se prendre cette guerre en pleine gueule.»

C'est un roman où l'on rit aussi malgré une situation de violence, de rapt, d'assassinats collectifs et de règlements de compte. Kader, avec lequel le journaliste a bourlingué et avalé des milliers de kilomètres, percuta, dans ses manœuvres hâtives, un âne distrahit. Ça ne s'invente pas. Le seul reproche à faire à Saïd Oussad, c'est d'avoir été expéditif vers la fin. Il y a un goût d'inachevé. Le rythme a baissé vers la fin. Une chose est sûre : un écrivain est né.

A. K.

LITTÉRATURE

Mohamed Sari remonte dans *Pluies d'or*, aux origines de la violence dans la société

Blayant plus de cinquante ans du vécu algérien, *Pluies d'or*, dernier roman de l'écrivain Mohamed Sari, explore les causes de la violence dans la société actuelle, à travers plusieurs histoires et à différents époques ayant balisé les grands bouleversements sociétaux. Dans cette œuvre écrite en langue française, parue aux éditions Chihab, l'écrivain met en scène, en 290 pages, plusieurs personnages-clés en confrontant les fléaux sociaux sur plus de cinquante ans de misère sociale, de croyances, de mensonges ou encore d'extrémisme religieux et qui ont façonné la société violente d'aujourd'hui, selon l'auteur.

A travers El Mahdi, principal personnage du roman, l'auteur se lance dans la recherche des sources de la violence chez ce jeune imam auto-proclamé, semant à la fin des années 1980 la terreur extrémiste dans son village aidés de ses adeptes, Les compagnons de la chamelle, pour asseoir son

«autorité» au moyen d'une purge religieuse.

Enfant battu, rejeté par son père — également très violent avec son épouse — El Mahdi a vécu dans les rues et mausolées du village, rongé par le doute sur l'identité de son père biologique. El Mahdi ira jusqu'à défier les sages et l'imam du village en occupant par la force le minbar de la mosquée, dans une tentative de faire régner la loi islamique selon sa propre interprétation de la religion.

Assurés de l'impunité, «les compagnons de la chamelle» se mettront ainsi à brûler postes de télévision et de radio, instruments de musique et arracher les antennes «paradiaboliques», semant la terreur et le doute parmi les villageois malgré la réaction musclée d'anciens combattants de la guerre de libération poussés à bout par ces «redresseurs de torts».

Autour du destin d'El Mahdi, se greffent d'autres récits comme celui de son père, cheikh M'ba-

rek, un charlatan «fécondateur de femmes stériles», croyant dans son délire détenir le pouvoir de ressusciter les morts, du moudjahid Amar Kerrouche — «signant des attestations d'ancien combattant à qui flatte son ego» — ou encore l'histoire du commerçant Djilali Boulahbal «descendant en ville prendre sa part du butin» après l'indépendance. L'auteur fera croiser ces destins une génération plus tard pour dépeindre une époque où les jeunes deviennent extrémistes, victimes de l'extrémisme ou plus simplement candidats à l'exil, en quête d'une vie meilleure ailleurs.

Entre fiction et réalité, Mohamed Sari restitue une atmosphère empreinte d'une violence extrême, faite de «descentes» opérées par «les compagnons de la chamelle» dans les maisons closes et les cités universitaires, et l'ignorance de ces derniers dans leur quête de miracle et d'un «tunnel magique menant à La Mecque». Si l'auteur peine à

planter le décor et asseoir ses personnages dans la première moitié du roman, il s'éloigne de la «littérature d'urgence» cependant pour tomber dans une énumération de «faits d'armes» qui, si elle nourrit l'aspect dramatique, ne sert pas pour autant le récit.

Dans ce récit à tiroirs, l'auteur revient sur une réalité où le drame le dispute à la caricature, en évoquant «l'ignorance des masses devant des miracles bricolés», «le refus de tout débat sur les questions religieuses» ou encore «l'acharnement des extrémistes sur une prostituée qu'ils avaient tous convoitée».

Né en 1958 à Cherchell, Mohamed Sari est professeur d'université et traducteur de grands écrivains algériens à l'instar de Assia Djebar, Yasmina Khadra, Mohamed Dib, Anouar Benmalek et Malika Mokaddem. Il est l'auteur de romans en arabe et en français, notamment *La tumeur*, *La carte magique* ou encore *La pluie*, et d'essais sur la critique littéraire.

Actucult

ESPLANADE DE SIDI-M'HAMED
(ORAN)

Jusqu'au 20 août : Manifestation «Les Journées culturelles du Sud». Soirées artistiques avec la participation des groupes Takouba, Tindi, Takoumba et Imzad Guittar. Expositions quotidiennes et vente

de bijoux traditionnels.

GALERIE DE L'HÔTEL SOFITEL
(EL-HAMMA, ALGER)

Jusqu'au 6 septembre : Exposition de peinture «Couleurs d'Algérie» de l'artiste Khelifa Sultane Hakim.

EZZOU'ART GALERIE AU
CENTRE COMMERCIAL & DE
LOISIRS DE BAB-EZZOUAR

(ALGER)

Jusqu'au 19 août : Exposition «Acte de la vie quotidienne» de l'artiste plasticien Abdellah Belhimer.

INSTITUT CULTUREL ITALIEN
D'ALGER (EL-BIAR, ALGER)

L'Institut culturel italien d'Alger informe que les cours de langue italienne pour la session

d'automne 2016-2017 débiteront le 15 septembre 2016.

Les inscriptions sont ouvertes dès maintenant auprès de l'IIC du dimanche au jeudi de 10h00 à 14h00.

Une réduction des frais d'inscriptions est accordée aux premiers dix inscrits.

Pour plus d'information, contacter

le 021 92 38 73 ou envoyer un e-mail à l'adresse: licalgeri@esteri.it

MUSÉE D'ART MODERNE ET
CONTEMPORAIN D'ALGER (RUE
LARBI-BEN-M'HIDI, ALGER)

Jusqu'à la fin du mois d'août :

Exposition «Genèse II, une collection qui s'agrandit» avec des œuvres de Issiakhem, Khadda, Chegrane, Mokrani, etc.